

Le marchand de ferraille

Joanie Boutin

Numéro 144, février 2015

Animaux

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/73443ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Moebius

ISSN

0225-1582 (imprimé)

1920-9363 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Boutin, J. (2015). Le marchand de ferraille. *Moebius*, (144), 88–96.



JOANIE BOUTIN

Le marchand de ferraille

Ce n'est que dans la lueur du métal qu'il se reconnaissait. Dans ces miroirs tordus effaçant les traits, son visage vieilli lui apparaissait moins fripé. Éphémère. Cyril pencha légèrement la plaque d'aluminium devant son visage, observant l'ondulation de ses reflets brumeux. Il déposa la pièce sur la table et tira une bouffée de sa vieille e-cigarette, vestige des années prospères avant la Grande Fièvre. Il inspira longuement, comme pour aspirer le temps qui coulait goutte à goutte autour de lui. Expira. Les volutes dansèrent dans la lueur bleutée que jetaient les lampadaires à travers la fenêtre, puis s'échappèrent dans la noirceur de la pièce.

Cyril avait toujours préféré travailler dans la pénombre. Seul avec ses outils, ses minuscules moteurs et ses squelettes de métal. Il assemblait chaque pièce de ses mains usées, ajustant ici et là des vis minuscules à l'aide d'une loupe illuminée. Des heures et des heures les os courbés sur sa table de travail, les yeux brûlants de fatigue, sa cigarette pendant à sa lèvre humectée. Seul le désir de donner vie à chaque bête de métal le poussait à continuer.

Il mania une pincette comme un véritable maestro. L'élégance de ses mouvements témoignait du nombre de fois où il les avait répétés. Danse hypnotique de gestes minutieux, véritable ballet des doigts que personne n'aurait le loisir de voir. D'un mouvement vif et sec, il brancha un minuscule fil noir dans une armature de métal pas plus grande que son pouce. Aussitôt, la boule blanche en son centre roula sur elle-même jusqu'à dévoiler un iris plus bleu que le ciel. L'œil mécanique se fixa sur Cyril, qui soupira de soulagement. Les yeux lui donnaient toujours

du fil à retordre : il les voulait parfaits. Car après tout, n'étaient-ils pas les fenêtres de l'âme ? Bien que pour ces robots, il s'agissait en fait d'une fenêtre illusoire, Cyril n'y accordait pas moins d'importance.

Le vieil homme déposa ses pincettes sur la table et se leva en s'étirant vers l'arrière. La douleur s'apaisa légèrement, en même temps que craquaient ses os. Il enjamba les boîtes de pièces jonchant le sol de son studio jusqu'au lit tassé dans le coin. Il s'y allongea et tira une autre bouffée de sa e-cigarette, soufflant la vapeur dans un long soupir. La fatigue le minait de plus en plus vite depuis quelques mois. Cyril examina ses jointures douloureuses, ces grotesques nœuds déformés recouverts de peau-écorce. Il ne pourrait plus faire ce métier encore longtemps. Une autre année, peut-être deux. Et après, que ferait-il ?

La sonnette de la porte retentit. Il roula sur le côté et se mit debout en grognant. L'écran plat intégré au mur près de la porte affichait un homme inconnu. Dans la trentaine, jugea Cyril. Un peu grassouillet. L'œil fuyant et l'air nerveux. Cyril n'avait pas l'habitude de recevoir des étrangers. La plupart de ses clients lui envoyaient des commandes en ligne, et très rarement par téléphone. Quelque chose le poussa à répondre quand même. La curiosité, peut-être. Ou la sénilité, qui sait ?

Il appuya sur le bouton de l'interphone sous l'écran.

— Que puis-je pour vous ?

L'homme releva la tête et chercha la caméra au plafond. Lorsqu'il l'eut trouvée, il regarda directement l'objectif, comme s'il fixait Cyril dans les yeux.

— J'ai quelque chose qui pourrait vous intéresser.

Sa voix nasillarde perça l'oreille de Cyril à travers les haut-parleurs.

— Quoi donc ?

— Je ne peux pas vous en parler ici. Faites-moi confiance, vous ne le regretterez pas.

Cyril hésita un moment. Mais avant que son cerveau ait pris une décision, sa main déverrouilla le loquet et entrouvrit la porte. L'homme lui sourit et fit un pas devant, encouragé. Cyril le laissa entrer, non sans un pincement d'angoisse.

L'étranger resta près de la porte, examinant le fouillis du studio-atelier de Cyril. Son sourire s'élargit.

— Ce qu'on m'a dit est bien vrai, alors. Vous êtes un Animécanicien ?

Cyril se contenta de hocher la tête, puis dégagea les deux chaises de la petite table de cuisine. L'homme s'y installa.

— Vous fabriquez quoi comme animaux ? Votre spécialité, je veux dire.

— Les chats, marmonna Cyril. Je fabrique aussi des chiens, mais beaucoup moins. Sur demande spéciale seulement.

— Les affaires sont bonnes ?

Cyril toisa l'étranger du regard, essayant de deviner ce qui allait suivre. Une commande exotique peut-être ? Quelqu'un lui avait déjà demandé de fabriquer un capucin quelques années auparavant. Il avait bien sûr refusé.

Il tira une dernière bouffée de sa cigarette avant de la déposer sur la table et croisa les bras sur sa poitrine.

— Mieux qu'avant, répondit-il enfin. Les gens commencent à oublier la Grande Fièvre.

Ces dernières années, Cyril vendait surtout ses Animécaniques à des jeunes. Des gens curieux de comprendre pourquoi, jadis, 62 % de la population vivait avec ces petites bêtes « sans intelligence ». Les clients plus vieux se faisaient rares. La Grande Fièvre avait marqué la mémoire de ceux qui l'avaient vécue, il y avait de ça 40 ans. Beaucoup frissonnaient d'horreur même à la vue des Animécaniques.

Cyril avait menti. Personne n'avait oublié la Grande Fièvre. Personne ne pouvait l'oublier. Chaque jour à la télé et à la radio passaient des messages publicitaires rappelant aux gens tous les dangers que représentaient les animaux. Pour leur bien, répétait-on. Pour ne pas que l'histoire se répète. Des slogans remplis de propagande alarmiste qui donnaient la nausée à Cyril.

Il fut tiré de ses pensées par l'étranger qui rapprochait sa chaise de lui.

— Vous ne vous demandez pas ce que je fais ici ? demanda-t-il tout bas, comme s'il partageait un secret.

Devant le silence du vieil homme, l'étranger continua en bafouillant :

— Vous... aimez les animaux, non ?

Cyril hocha la tête, non sans réprimer un soupir d'exaspération. Ce n'était un secret pour personne, évidemment.

— Et si je vous disais que...

Il rapprocha encore plus sa chaise. Cyril se raidit, agacé par tant de mise en scène.

— J'ai un chaton chez moi. Un vrai chaton.

Cyril ouvrit grand les yeux, estomaqué. Il avait déjà entendu des rumeurs sur l'existence d'un marché noir, mais n'y avait jamais cru. Était-ce donc vrai ? Restait-il encore des chats, malgré toutes ces années d'Extermination ?

— Je ne vous crois pas. C'est impossible !

L'étranger sortit une mini-tablette de sa poche de manteau et la présenta à Cyril. Une vidéo montrait une chatte enceinte en train d'accoucher de chatons. Cyril s'appêtait à grogner que ce pouvait être une vidéo d'avant la Grande Fièvre, mais il vit le visage de l'étranger se pencher sur la boîte et se servir d'un Médik sur la chatte. Cet appareil servant à analyser diverses données physiques n'avait été commercialisé qu'une quinzaine d'années auparavant. Il ne mentait donc pas.

L'étranger se délecta du regard surpris de Cyril, et continua sur sa lancée :

— Je fais partie d'une... société de protection. Pour les animaux, ajouta-t-il en humectant ses lèvres craquelées. Nous essayons d'assurer la pérennité des chats, des chiens, des hamsters et autres petits animaux. Nous avons quelques portées par année, et nous les plaçons chez des gens de confiance.

À ces mots, Cyril se ressaisit. Il plissa les paupières et fixa l'étranger, qui ne put soutenir son regard bien longtemps.

— Vous mentez, dit calmement Cyril. Vous les vendez, c'est ça ?

— Et bien, en fait, nous demandons une certaine somme d'argent, pour les frais de...

— Vous avez des élevages d'animaux de compagnie illégaux, l'interrompt Cyril, et vous les vendez au marché noir. Vous croyez que je vais vous encourager à exploiter ces pauvres petites bêtes ?

Il frappa la table de la paume de sa main. L'étranger sursauta, mais ne parut pas céder pour autant. Il demeura assis sur sa chaise et attendit un moment que Cyril se calme.

— Écoutez, il faut bien gagner sa vie. Vous fabriquez des animaux de métal, et moi j'en fabrique des vrais, en chair et en os, minaуда-t-il. Je ne les traite pas mal, croyez-moi.

Cyril se pencha pour s'emparer de sa e-cigarette, qui avait roulé par terre. Il la porta à ses lèvres et en tira une bouffée. Un mélange de colère et d'envie tourbillonnait dans sa tête. D'un côté, il avait de la difficulté à croire que cet homme traitait ces animaux avec humanité. Mais de l'autre, il ne pouvait s'empêcher de vouloir sentir à nouveau la douceur d'un vrai pelage. Tenir dans ses mains un chaton bien vivant, un petit compagnon. Était-il donc si égoïste ?

— Pensez-y. Si vous ne le prenez pas, qui sait avec qui il pourrait se retrouver. Un de ces cruels jeunots qui ne savent pas comment s'occuper d'un véritable animal...

Cyril combattit l'envie de l'agripper par le col et de lui en foutre une. Il ferma les yeux et se massa l'os du nez de ses doigts rugueux. Cet imbécile avait pourtant raison. Et il le savait capable de vendre le chaton à qui voulait bien l'acheter. Pourquoi ne pas au moins sauver celui-ci, à défaut de tous les sauver ? Mais il pouvait aussi le dénoncer à la police et mettre un terme à ses opérations. À cette idée, son cœur se tordit. L'espèce entière risquait de disparaître si personne ne les élevait et les tenait à l'abri des Exterminateurs. Il soupira et secoua lentement la tête, furieux de tomber ainsi dans le piège. Mais il ne voyait aucune autre solution.

— D'accord, dit-il faiblement. Je le prends.

L'étranger eut la présence d'esprit de ne pas en rajouter. Il lui promit de revenir le lendemain pour procéder à la « transaction », et sortit.

Vers 23 h le lendemain, Cyril était assis sur une chaise devant la porte. Il agitait le pied sans pouvoir s'arrêter, les mains moites de peur. Il réalisait à présent dans quoi il s'embarquait. Que se passerait-il si on le découvrait ? Bien sûr, comme Cyril n'avait ni amis ni famille, il n'avait pas

à s'inquiéter de ce que diraient ou feraient ses proches. Mais si le chat miaulait trop fort et alertait les voisins? Pourraient-ils distinguer le cri d'un animal vivant de celui d'un Animécanique?

Il sursauta violemment lorsque la sonnette retentit. Il était si perdu dans ses pensées qu'il n'avait même pas vu l'étranger paraître à l'écran. Il tenait une boîte dans ses bras et semblait encore plus nerveux que la veille. Cyril ouvrit la porte et le laissa entrer, puis verrouilla derrière lui, non sans jeter un rapide coup d'œil dans le couloir. Personne.

L'étranger déposa la boîte sur le sol.

— À vous l'honneur, dit-il, esquissant un geste théâtral vers la boîte.

Le vieil homme s'agenouilla avec précaution, puis inspira profondément avant de retirer le couvercle. À l'intérieur se trouvait une boule de poils grise aux pattes blanches. Toute petite et tremblante. Deux yeux bleus se fixèrent sur lui, puis se plissèrent dans un miaulement.

Cyril eut le souffle coupé. Il n'arrivait pas à croire qu'un chat bien vivant se trouvait là, devant lui. Un petit être à part entière. Une merveille de la nature qu'on avait presque décimée à cause d'une incroyable hystérie collective. Il prit le chaton dans ses bras et pleura.

Quelques semaines plus tard, Cyril avait repris sa routine quotidienne, mais avec beaucoup plus d'entrain et de bonheur. Chaque jour, il assemblait ses Animécaniques alors que la chatte, Orphée, roupillait non loin de lui sur la table de travail, ou s'amusait dans les boîtes de pièces sur le sol. La nuit, elle venait le rejoindre sur le lit et se blottissaient contre ses jambes, petite boule de chaleur qui ne manquait jamais de rassurer le vieil homme. Cyril aurait tant voulu que ses clients puissent connaître le bonheur de vivre avec un véritable chat. Il redoublait d'efforts pour tenter de créer des Animécaniques encore plus réels, s'inspirant d'Orphée. Ajustant ici et là l'apparence du nez, la courbe d'une griffe. Essayant d'améliorer la fluidité d'un mouvement.

Un soir, alors qu'il s'apprêtait à servir un morceau de poulet au chaton, la sonnette de sa porte retentit. Pris de panique, Cyril agrippa Orphée, qui miaula de surprise, et

lança un regard affolé dans l'appartement. Il se précipita vers le coin le plus loin de la porte et arrangea quelques boîtes pour créer un rempart, puis déposa la chatte derrière avec quelques morceaux de poulet. Il se rendit jusqu'à la porte tout en tentant de calmer le tremblement de ses mains.

Sur l'écran, il reconnut son voisin d'à côté. Il entrouvrit légèrement la porte, juste assez pour qu'on y voie son visage. Son voisin lui sourit.

— Monsieur Marat, bonjour! Je me demandais si vous vouliez...

Il n'eut pas le temps de terminer sa phrase qu'une petite boule de poils se précipita entre les jambes de Cyril et détala le long du couloir. Cyril poussa un cri et regarda derrière lui. L'une des boîtes, trop légère, avait été repoussée, assez pour qu'Orphée se faufile. L'estomac du vieil homme se noua.

Le voisin, d'abord pris par surprise, compris ce qui venait de passer près de lui et se jeta contre le mur, terrifié. Au bout du couloir, une mère revenait de l'épicerie avec ses deux adolescents, des sacs pleins les bras. À la vue du chaton qui se précipitait vers eux, elle poussa un cri d'horreur et se planta devant ses enfants, les sacs tendus entre elle et le chat. Orphée, effrayée par les cris, fit le dos rond.

Cyril sut qu'il n'arriverait jamais à se sortir de ce mauvais pas. Les Animécaniques ne gambadaient pas avec élégance comme les vrais chatons. Ils ne faisaient pas le dos rond. Ne crachaient jamais.

Ses voisins avaient reconnu, d'un seul regard, le véritable chat.

Cyril se précipita vers la boule de poils ébouriffée et la prit dans ses bras. Orphée grogna et cracha de peur. Le vieil homme retourna d'un pas vif vers son appartement en murmurant «c'est un nouveau modèle» sans grande conviction, puis referma la porte derrière lui.

Il s'effondra sur le sol devant la fenêtre, Orphée toujours dans ses bras. Chaque centimètre de son être tremblait de colère et de peur. Comment avait-il pu être aussi idiot. Comment avait-il pu penser que personne ne le découvrirait.

Dans ses bras, Orphée se mit à ronronner.

Cyril approcha son visage du chaton. Il admira pour la énième fois cette perfection naturelle qu'il n'avait jamais réussi à reproduire. La douceur de son pelage. La délicatesse de ses oreilles parcourues de veinules. La rugosité perlée de son nez. Ce ronronnement profond qui vibrait jusque dans ses vieux os, l'apaisait.

Il n'avait jamais réussi à donner une âme à ses Animécaniques. À remplir le vide. Ils n'étaient au fond que des amas de métal froid se fondant au décor. Sans vie. Sans chaleur. Sans présence.

Des sirènes retentirent dehors, leur écho se fracassant contre les immeubles placés trop près les uns des autres. Cyril enfouit son nez dans le pelage gris, la gorge serrée.

Une lumière rouge et bleue s'infiltra par la fenêtre, tournoyante et menaçante, baignant le vieil homme et le chat dans une lueur inquiétante. Le ronronnement emplissait la pièce, vibrait jusque dans le cœur de Cyril.

Des pas retentirent dans le couloir. Des voix tonnantes. Des coups violents à la porte. Cyril sanglota.

Il ferma les yeux et se concentra sur les ronronnements.